



© Véronique Bontemps

Que rien ne te trouble
Que rien ne t'épouvante
Tout passe
Dieu ne change pas
La patience triomphe de tout
Celui qui possède Dieu
Ne manque de rien
Dieu seul suffit !
(Billet trouvé dans le bré-
viaire de Thérèse d'Avila)

Dossier Sainte Thérèse d'Avila

Le 15 octobre 2014 s'ouvre l'année du cinquième centenaire de la naissance de Thérèse d'Avila (1515-1582). Le dossier de ce mois est consacré à cet anniversaire. Nous sommes invités à découvrir ou redécouvrir son œuvre.

Thérèse d'Avila, née en 1515, entre au couvent en 1536 ; elle vit une véritable « reconversion » en 1553. Entre 1562 et 1582 elle fonde 17 couvents qui adopteront la règle primitive de l'ordre. Elle écrit toute son œuvre entre ces deux dates, dans la petite cellule de son couvent.

Le mot « oraison » revient sans cesse dans les écrits de Thérèse d'Avila. Pour elle, il désigne le chemin par excellence de l'union à Dieu, aventure que Thérèse a vécue et que d'autres poursuivent encore aujourd'hui.

Mgr Hudsyn nous invite à faire la connaissance de Thérèse d'Avila, mère du carmel réformé. Elle nous éveille à ce qu'il y a de plus profond en nous et nous indique le chemin vers notre demeure intime où le Christ s'est établi.

Les trois carmels de notre diocèse ont contribué à ce dossier. Les carmélites de Bruxelles reprennent pour nous l'enseignement de Thérèse sur l'oraison. Celles de Profondval répondent aux questions d'Élisabeth Dehorter et les carmélites d'Argenteuil ont accepté d'illustrer leur vie quotidienne.

Paul-Emmanuel Biron a interrogé le père Angelo, carme italien, qui vit depuis 21 ans à Bruxelles. En toute simplicité, il nous dit comment il est au service de l'Église par la prière et la vie fraternelle.

Sœur Christiane présente la vie d'Anne de Jésus, compagne de Thérèse qui a fondé le carmel de Bruxelles.

Catherine Chevalier et Claude Plettner, membres de l'Institution Thérésienne, nous invitent au spectacle qui aura lieu en mars 2015 et qui nous montre une sainte accessible.

Puissent ces témoignages de vie intéresser un grand nombre !

*Pour l'équipe de rédaction
Véronique Bontemps*

Thérèse d'Avila une femme sur notre route !

Il y a 500 ans, le 28 mars 1515, naissait Thérèse d'Avila. Cette sainte, cette autodidacte devenue docteur de l'Église, cette grande réformatrice du carmel fait partie de ces personnalités qui, lorsqu'on les rencontre, nous tirent irrésistiblement vers le haut et nous dilatent : leur vie, leurs œuvres, nous sont toujours contemporains car ils nous parlent de ce qu'il y a de plus profond en nous.

L'AVENTURIÈRE D'UN NOUVEAU MONDE

En ce début du XVI^e siècle, l'Espagne vient de connaître la chute définitive du royaume musulman de Grenade. Elle est unifiée en un seul royaume. Une nouvelle vitalité, y compris religieuse, s'empare du pays tout entier. Un renouveau théologique est en cours dans les universités comme celle de Salamanque. L'imprimerie multiplie les livres des auteurs spirituels. Une grande ferveur se développe, insistant sur la prière personnelle – l'oraison – avec parfois une certaine effervescence à laquelle on reprochera son côté 'illuminé', ses tendances à relativiser l'Église institutionnelle, une expérience de Dieu parfois très subjective, faisant craindre une influence de la Réforme protestante. Thérèse d'Avila se verra soupçonnée par l'Inquisition de faire partie de ces « *alumbrados* » comme on les appelait : mais elle jouera toujours carte sur table d'où ses écrits où, à la demande de ses confesseurs, elle raconte et explique son expérience intérieure et sa vie mystique.

On est aussi au temps des grandes découvertes. On vivait d'aventures : celles des chevaliers d'autrefois dont Thérèse toute jeune, avait lu avec délice les récits. Mais aussi celles des conquistadors partant pour le nouveau monde où Thérèse verra partir trois de ses frères. Elle qui rêvait de grands récits fera finalement de sa vie une découverte passionnée d'un autre monde : celui de l'intériorité, de la contemplation de Dieu unie à une vie active, particulièrement entreprenante.

Sa jeunesse n'avait pas été sans épreuve : la perte de sa mère à l'âge de 13 ans l'a marquée. Sa vie affective n'était pas des plus calmes. Le rapport à son corps a été à certains moments douloureux. Elle aurait pu sombrer dans des déséquilibres émotionnels sur lesquels psychiatres et psychologues n'ont pas manqué de se pencher... Mais d'une grande lucidité, elle a pu trouver les mots pour le dire et pour l'écrire. Encore

récemment la psychanalyste de renom qu'est Julia Kristeva a relevé combien elle était en admiration devant le fait que la foi solide et saine de Thérèse d'Avila, son travail d'écriture, son engagement dans le réel lui ont permis de trouver un chemin de croissance et de guérison¹. Ce n'est pas par hasard si un de ses livres s'appelle « *Le Chemin* ». Ce qui est touchant, encourageant aussi, chez Thérèse d'Avila, c'est

que sa vie et sa foi furent justement un long chemin, frôlant parfois des abîmes, prenant des détours mais où elle n'a jamais lâché la main de son Seigneur. Elle qui n'était pas indifférente aux mondanités y compris durant les premières années de sa vie religieuse, vécut des années tiraillée entre « ses grands désirs » : celui de paraître, de plaire (« *j'aimais être aimée* »), et son aspiration à tout vivre en plaisant d'abord à Dieu. Jusqu'au jour où sa vie a basculé.

UN TOURNANT DÉCISIF

Thérèse d'Avila a 39 ans dont 19 ans de vie religieuse. À l'entrée de la chapelle on a déposé une représentation du Christ après sa flagellation. On connaît ces statues typiquement espagnoles qui peuvent paraître doloristes mais où tout est concentré dans le regard du Christ : blessé par amour, il tourne les yeux vers nous dans un

regard douloureux mais sans reproche. « *À la pensée que je l'avais si mal remercié de ses blessures, ma douleur fut si grande que mon cœur, je crois, se brisa* » (Vie, 9). Devant ce regard aimant, Thérèse d'Avila saisit soudain combien son cœur a tant tardé. Jusqu'à présent elle avait toujours veillé tant bien que mal à ne rien faire qui aille *contre* Dieu. Elle s'abandonne maintenant à « *Celui dont nous savons qu'Il nous aime* » : désormais – et de façon déterminée (un mot qu'elle aimait) – elle va tout vivre *avec* Dieu et tout vouloir *en* Dieu. Après des années de vie religieuse... elle devient vraiment Sœur Thérèse de Jésus !



Thérèse de Jésus en 1576

1. *Le Nouvel Observateur* du 22 mai 2008



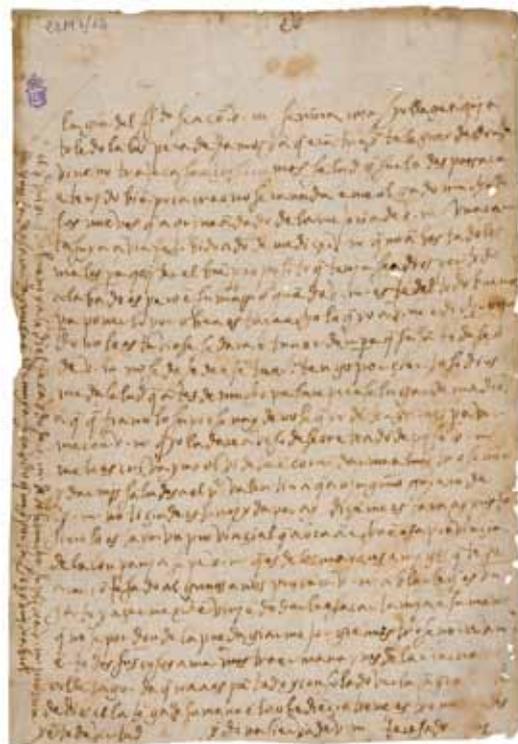
Source : Wikimedia

Les murailles d'Avila

Ce basculement en Dieu va la rendre créatrice. Elle aspire à une vie carmélitaine qui soit vraiment sans compromis avec l'esprit du monde régnant trop souvent dans les couvents. Progressivement, elle fait le projet d'un renouveau du carmel. Elle y est encouragée de façon décisive après une rencontre avec le réformateur des franciscains, saint Pierre d'Alcantara. Non sans difficultés avec son ordre mais avec l'accord *in extremis* des autorités ecclésiastiques (ce qui sera toujours son souci), avec quelques compagnes elle quitte le couvent de l'Incarnation proche d'Avila pour aller en ville créer le couvent de San-José. Comme ce sera le cas pour les 17 carmels qu'elle va fonder en moins de 20 ans, elle désire de petites communautés – « *Il ne serait pas bon qu'à la fin des temps, la maison de treize pauvres petites fasse grand bruit en tombant* » – menant une vie de réelle pauvreté, avec une vraie clôture (au couvent de l'Incarnation, le parloir était plus couru que la chapelle). Elle ne vise pas à faire des îlots protecteurs : ces carmels réformés, elle les établit au milieu de la cité pour y rendre présente cette quête cachée de « Dieu pour Dieu » par la prière et la charité fraternelle – pierre de touche essentielle à ses yeux d'une vie spirituelle authentiquement évangélique.

Avec saint Jean de la Croix qu'elle a rallié à son projet, elle va se battre parfois durement (non sans ruse...) pour faire

avancer la Réforme du carmel. Elle s'appuiera sur ses amis prêtres, religieux, laïcs, théologiens et évêques qui la soutiennent, mais restera toujours dans le dialogue et l'obéissance avec ses opposants et les supérieurs qui tentent de lui faire obstacle, voire de la décharger de sa mission de fondatrice (on la lui rendra toujours). « *Je suis fille de l'Église* » : ce furent ses dernières paroles, un cri d'amour mais qui n'était pas sans blessure.



© carmellacontemplativo.blogspot.be

Un manuscrit de Thérèse d'Avila à la calligraphie si typique

LA PRIÈRE COMME UNE RENCONTRE D'AMITIÉ

On a souvent l'image d'une Thérèse d'Avila extatique passant de ravissements en extases. Elle en eut. Elle en a parlé. Mais ce qu'elle a enseigné c'est une vision de la prière accessible à tous : une prière qui soit présence aimante à Dieu. En insistant d'abord sur la prise de conscience que Dieu, si transcendant est-il, est présent en nous. Elle le dit très bien dans ces paroles qu'elle met dans la bouche du Christ : « *Tu dois te chercher en Moi, et me chercher en toi (...)* Si tu ne sais pas où me trouver, ne cours pas de tous côtés. Si tu veux me trouver, c'est en toi que tu dois me chercher »². C'est

là que dans la prière Dieu nous attend : *dans ce petit ciel* où celui qui nous a créés habite en nous³.

2. *Buscate en mi, Poesias liricas 2*

3. *Chemin de la perfection, 30*

Vivre alors avec Lui « *un trato de amistad* »⁴, une rencontre d'amitié. Elle insiste aussi sur une prière qui regarde le Christ, et en particulier sa Sainte Humanité, comme elle dit. Une prière qui évite les illusions sur Dieu en se confrontant à la réalité de la vie et des paroles du Christ, ses choix, ce qu'il a éprouvé dans sa chair, ses sentiments de bienveillance et d'accueil, sa passion pour son Père. Thérèse ne rêve pas sur Dieu : son Dieu c'est celui qui s'est incarné en Jésus-Christ. D'où son recours constant à l'Écriture... alors même que – comme tous les laïcs de son temps – elle n'a jamais eu une Bible en main ! Il faut dire que les sermons d'une part, mais aussi les livres de spiritualités, citaient abondamment la Bible pour compenser le fait qu'on ne pouvait la lire en direct ! Cela lui a donné une grande mémoire des textes évangéliques et cette référence à l'Écriture était pour elle fondamentale.

DE LA MÉDITATION À L'ORAISON

Au-delà même de la méditation et de la réflexion sur Dieu – qu'elle ne renie pas même si elle se méfie d'une prière trop intellectualisante – elle nous invite à faire un pas de plus : faire taire à un certain moment nos considérations et nos discours intérieurs sur Celui *auquel* on pense, et nous tenir en repos devant Dieu, en silence, tout simplement en l'aimant. « *L'important n'est pas de penser beaucoup mais d'aimer beaucoup* »⁵ car, dans cet amour, Dieu nous transforme. Elle nous invite, par exemple, à prendre une scène de l'Évangile, à y réfléchir sobrement, puis à se recueillir devant le Christ, l'accueillir, contempler son regard aimant sur nous (« *regarder qu'il nous regarde* »⁶), écouter ce qu'il nous dit intérieurement, lui parler simplement : « *ne cherchons pas à lui faire de beaux discours ; parlons-lui simplement pour lui exprimer nos désirs et nos besoins* »⁷.

Thérèse a connu une présence à Dieu dont à certains moments l'intensité prenait non seulement son cœur mais aussi son corps. Elle était faite ainsi, vivant tout avec intensité, avec excès parfois. Mais elle savait aussi que là n'était pas l'important. Ces manifestations se sont progressivement atténuées. Elle estimait que cela n'était qu'un signe que Dieu peut nous faire, mais qui pouvait aussi faire illusion et que l'émotion sensible, le sentiment de la présence de Dieu sont loin d'être toujours au rendez-vous. Pour elle, l'amour est dans la fidélité, la gratuité de notre prière et la manière dont elle convertit notre vie au quotidien. La seule assurance que nous pouvons avoir qu'il s'agit de Dieu c'est que la prière nous rende plus aimants, plus fraternels, plus soucieux de notre entourage et du monde. Elle en était habitée comme nous en avons le témoignage en particulier

4. *Vie*, 8

5. *Le Château de l'âme, IV^{ème} Demeure*, 1

6. « *Mire que le mira* », *Vie*, 13, 22

7. *Vie*, 12



© lugressacros.blogspot.be

Le couvent de San Jose, le premier fondé par Thérèse d'Avila, le 24 août 1562

au travers de ces lettres innombrables (il nous en reste, fragments compris, près de 470).

Au moment où nous sommes invités à être une Église « en état de sortie », Thérèse d'Avila, femme infatigablement active s'il en fut, nous invite à nous enraciner dans notre identité : être en visitation, oui, mais en étant porteurs du Christ, habités par Dieu. Elle nous rappelle opportunément que nous sommes comme un château où il y a plusieurs demeures. Dans la plus intime, au cœur de notre être, le Christ s'est établi en nous. Chaque demeure nous en approche mais nous, ignorants cet Hôte intérieur qui est à nous-mêmes notre propre source, trop souvent étrangers à nous-mêmes et finalement aux autres, nous préférons nous affairer et nous disperser sur le chemin de ronde⁸.

Elle savait qu'il y a plusieurs façons de s'occuper de ce monde. Elle estimait que la sienne était de l'éveiller à Dieu et de lui en apprendre le chemin.

+ Jean-Luc Hudsyn

8. *Le Château de l'âme, I^{ère} Demeure*

« Regarde qui te regarde ! » (Vie 13, 22) Chemin de prière de Thérèse d'Avila

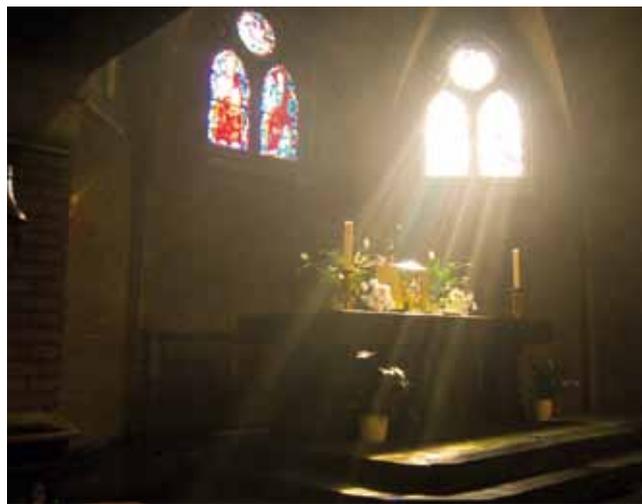
Une longue histoire de regards se tisse entre le désir de Thérèse enfant de voir Dieu au plus vite et « pour toujours » (Vie 1, 4) et celui de Thérèse mourante au carmel d'Alba de Tormes : « Il est temps de nous voir, mon Époux ! »

Alors qu'elle a 50 ans, elle retrace par écrit son itinéraire et elle commence la narration de sa vie avec des « souvenirs d'oraison » au sein de sa famille. Elle relate aussi la longue période difficile de sa jeunesse pour arriver à l'étape finale de sa prière contemplative. Pour elle, le chemin de prière n'est autre qu'un chemin d'amitié réciproque entre Dieu et les êtres humains : « une amitié avec Celui dont nous savons qu'Il nous aime » (Vie 8, 5). Sur ce chemin d'existence, c'est Dieu qui précède toujours.

L'oraison est donc infiniment plus qu'une pratique (qu'elle requiert néanmoins). Elle est une forme de vie où amitié et vie ne cessent de grandir à partir de l'expérience. La réalité de l'« expérience » est la clé de compréhension de la pédagogie thérésienne de l'oraison. Les premiers pas de Thérèse sur le chemin de la prière la conduisent de la méditation personnelle d'un texte d'Évangile à une relation personnelle avec Dieu.

Sous la forme d'un dialogue vivant, la parole du JE humain est adressée au TU divin « comme à un Père ou à un frère ou à un époux » (Chemin de Perfection 28, 3). Pour que cette amitié dure entre ces deux partenaires si inégaux, il fallait que le Christ s'abaisse et se fasse homme. Thérèse ne cesse de regarder l'Humanité du Christ en tous ses états : elle passe de la représentation intérieure du Christ à certains moments de sa vie terrestre, surtout dans sa Passion, à la certitude de sa présence si forte « que je ne pouvais absolument pas douter qu'Il était en moi ou que j'étais, moi, tout abîmée en Lui » (Vie 10, 1). L'humanité du Christ est une authentique découverte de Thérèse, la clé de son expérience. Elle est sa grâce des grâces.

Du point de vue pédagogique, Thérèse invite à « entrer en



© Jacques Bhrin

relation » pour « traiter seule à seul » et « très souvent », parce que l'amitié engage toute la vie. On n'est pas ami « par moments ». C'est la vie qui éduque à l'oraison à travers trois attitudes fondamentales qui sont aussi les trois énergies du cœur humain : l'amour effectif de l'autre, le détachement intérieur et l'humilité. L'amitié avec Dieu ne se conçoit pas sans l'amour du prochain. Elle ne se conçoit pas non plus sans la liberté du cœur et sans la disponibilité à l'action de Dieu dans le concret de nos vies.

À ses sœurs du carmel comme à ses lecteurs d'aujourd'hui, Thérèse lègue la prière du *Notre Père* comme chemin d'apprentissage pour prier avec Jésus et se conformer à Lui. L'oraison a sa finalité en elle-même, elle se justifie par elle-même. Elle définit existentiellement l'homme comme un être relié à Dieu. Son aspect le plus sublime, le plus spécifiquement chrétien et humain consiste à donner à Dieu l'occasion de se réjouir en restant avec celui qui le regarde. « Il regarde celui qui le regarde » (Vie 13, 22). Pour Thérèse, l'oraison est une relation vivante avec le Christ, amoureusement cherché à toutes les étapes de sa vie. Son chemin de prière personnel comme son enseignement est résolument christocentrique. Jésus-Christ présent n'est pas un thème de son oraison, ni uniquement un interlocuteur désiré. Il est cela et infiniment plus. Le Christ est l'Ami toujours à ses côtés et témoin de toutes ses actions. Il est le « livre vivant », la Parole vivante du Père.

Sœur Christiane MERES
Carmel de Bruxelles
christianemeres@gmail.com



© Véronique Bontemps

Des carmélites aux portes de la cité universitaire

Le carmel de Louvain-la-Neuve est blotti derrière les arbres, proche de la ferme-château de Profondval, tout proche de Mont-Saint-Guibert et de Louvain-la-Neuve. Onze carmélites prient et veillent sur la ville universitaire toute l'année.



De gauche à droite, sœurs Claire, Yolaine (prieure), Ann, Elisabeth

Les onze sœurs qui vivent au carmel de Louvain-la-Neuve confient à Dieu les professeurs et les étudiants à des moments clés de l'année (fête patronale, examens) « pour que l'Esprit les guide ». Fondé en 1607 à Leuven, le carmel a toujours été proche de l'université. En 1973, il a été transféré sur la commune de Court-Saint-Etienne au moment où la partie francophone de l'Université de Louvain a été déplacée à Louvain-la-Neuve.

UN SILENCE HABITÉ

Les sœurs vivent deux heures d'oraison par jour, une le matin et une en fin de journée : prière silencieuse dans la chapelle où elles laissent résonner la parole de Dieu écoutée lors de l'Eucharistie et des six offices quotidiens. « *Le silence que sainte Thérèse d'Avila désirait* », insiste sœur Yolaine, la prieure, « n'est pas un en-soi, c'est un silence habité par une présence. Il procure de la joie car il est relation avec le Seigneur. Certes les moments difficiles existent quand les misères intérieures émergent à la surface. C'est alors un combat. Si on s'attache à cultiver cette relation, le silence n'est pas un vide ou une prise de distance négative ; il ouvre le cœur à un Autre... ». Chaque jour, le silence est rompu pour un temps de récréation d'une heure comme le voulait sainte Thérèse d'Avila, où les sœurs se parlent librement. C'est aussi le cas de la réunion communautaire du vendredi pour aborder l'organisation quotidienne, les projets, partager un texte de la Bible ou d'un saint du carmel.

DES SŒURS FORMÉES

Dans sa réforme du carmel, sainte Thérèse d'Avila a insisté sur l'importance d'avoir des « sœurs doctes ». C'est pourquoi

les carmélites reçoivent régulièrement des personnes pour partager sur un sujet d'actualité ou pour un cours de théologie. En 2013-2014, elles ont par exemple accueilli le professeur Dominique Lambert qui leur a parlé du boson de Higgs. La lecture pendant le repas du midi est aussi l'occasion de se former.

Depuis cinq ans, l'ordre carmélitain est invité à lire des écrits de sainte Thérèse d'Avila. Sœur Elisabeth témoigne de la manière dont Thérèse a refondé le carmel : « elle a voulu créer un milieu adapté pour vivre la proximité avec Dieu dans l'oraison, en créant des communautés d'une quinzaine de sœurs et non des communautés de 140 à 180 comme ce qui se vivait à l'époque ».

Pour fêter le 500^{ème} anniversaire de la naissance de leur réformatrice, le carmel de Louvain-la-Neuve organisera avec l'Institut Thérésien une « retraite dans la ville » pendant un mois, du 23 février au 23 mars. Chaque semaine, les participants seront invités à une conférence-méditation du soir et recevront des pistes de prière. Ce sera donc l'occasion de découvrir de plus près « la grande Thérèse ».

Élisabeth Deborter
www.carmelbelgolux.be

La vie carmélitaine pour vous c'est :

« Une vie qui procure de la joie venant du fond du cœur, de la relation à Dieu et aux autres. »

sœur Ann, 10 ans de vie religieuse.

« Une vie où la relation à Dieu est une assise, une sérénité qui porte, où Quelqu'un nous conduit ! »

sœur Yolaine, 14 ans de vie religieuse.

« Une vie organisée autour de la présence de Dieu, pour s'encourager, aller à la rencontre du Seigneur. »

sœur Elisabeth, 30 ans de vie religieuse.

« Une vie simple, qui se vit de l'intérieur, sans être simpliste ! une vie avec un grand élan apostolique comme sainte Thérèse de Lisieux. »

sœur Claire, 46 ans de vie religieuse.

La vie au carmel

Avec l'aimable contribution des carmélites d'Argenteuil, voici en images quelques aspects de la vie au carmel. Centrée sur l'Eucharistie, c'est une vie d'oraison et de prière, vécue pour l'amour de Dieu dans la solitude et le silence, à l'écoute de la Parole. Elle est aussi communautaire, joyeuse et laborieuse. Au cœur de l'Église, les carmélites prient pour le salut du monde.

« Vivre pour une Carmélite, c'est communier à Dieu du matin au soir et du soir au matin. »

Bse Elisabeth de la Trinité



« Dans nos maisons, toutes doivent être amies, toutes doivent s'aimer, toutes doivent s'embrasser. »

Ste Thérèse de Jésus

« Plaise au Seigneur que tout soit pour sa gloire et sa louange et celle de la glorieuse Vierge dont nous portons l'habit. »

Ste Thérèse de Jésus



L'amour ne change-t-il pas le travail en plaisir ? Seul l'amour donne du prix aux choses, et l'unique nécessaire c'est que l'amour soit si ardent que rien n'empêche d'aimer.

Ste Thérèse de Jésus



« Le Père n'a dit qu'une parole, c'est son Fils. Il la dit toujours dans un éternel silence et c'est dans le silence que l'âme l'entend. »

St Jean de la Croix



« C'est notre vocation d'être devant Dieu pour tous. »
« Notre amour pour l'humanité est la mesure de notre amour pour Dieu ! »

Sainte Thérèse-Bénédictine de la Croix



Visage chrétien Une spiritualité de l'intime

À deux pas du bruit et du clinquant de l'avenue Louise, quelques pères Carmes déchaussés s'efforcent de rester fidèles à leur vocation contemplative. Entré dans les années 50 au petit séminaire et arrivé en Belgique il y a 21 ans, le père Angelo Vertua en aura été le prier pendant une dizaine d'années. Rencontre après ses 25 ans de sacerdoce.



© PE Biron

Comment avez-vous découvert la spiritualité carmélitaine ?

L'histoire de ma vocation n'est pas originellement liée à la spiritualité carmélitaine, même si mon village abritait un couvent et un sanctuaire marial de l'Ordre. J'aurais même pu devenir franciscain, puisque nous nous baladions régulièrement en famille chez eux. Je souhaitais devenir prêtre diocésain, avant qu'un père

carne ne vienne prêcher chez nous : il m'a pris dans ses filets ! Je suis entré au petit séminaire à 11 ans, ai été ordonné, puis sont venus ma prise d'habit et mon noviciat, parallèlement à mes études en théologie et philosophie. J'avais 21 ans lorsque j'ai fait ma profession définitive. Il y a 21 ans, on cherchait à 'repeupler' le couvent bruxellois, mais le chapitre provincial français n'avait personne à envoyer ! Ce sont des Carmes de la province de Venise qui ont rejoint Bruxelles. Nous sommes des priants, des veilleurs, dont l'action se complète dans notre Ordre par les différentes spécificités entretenues par les branches du carmel : contemplatifs, apostoliques, laïcs.

Comment parler des charismes propres à votre ordre ?

Nous sommes d'abord là pour servir l'Église et la communauté, notamment par le témoignage d'une vie fraternelle. Celle-ci est portée par une prière régulière, silencieuse, personnelle ou en commun. Le carmel prend sa source auprès des ermites du Mont Carmel, où aurait vécu le prophète Elie. Cette vie en solitude s'est progressivement développée vers une forme de vie communautaire, dont la règle a été formulée dès 1206. Aujourd'hui, les Carmes insistent sur la nécessité de l'oraison, sur ce silence, cette solitude qui vient redire la primauté de Dieu. Nous entretenons également une dévotion mariale dont témoigne le scapulaire. Selon la branche de l'ordre, nous mettons davantage l'accent sur l'oraison, ou sur la communion mystique à travers Marie, comme l'ont expérimenté sainte

Thérèse d'Avila ou saint Jean de la Croix. Dans chaque cas, notre charisme s'exprime dans l'oraison, la vie fraternelle, l'humilité, et la joie !

En quoi la beauté de cette spiritualité peut-elle répondre à des attentes actuelles ?

Tout religieux formule des vœux qui l'engagent toute sa vie. Lorsque nous suivons cette voie, nous nous engageons dans une logique de don réciproque, de témoignage de notre vie de foi. Même sans le sacerdoce, la vie religieuse au carmel, comme elle peut l'être ailleurs, est complète : elle se suffit à elle-même. Cette complétude, ce chemin est aussi valable pour les laïcs : il propose une école de communion, d'intimité avec le Seigneur. Nous sommes à deux pas d'une discothèque, de laquelle on voit sortir des jeunes au petit matin dans des états très variés. Qu'y ont-ils trouvé ? Sont-ils plus heureux après ? Je crois qu'ils auraient tout à gagner à retrouver des espaces de silence, des espaces pour se retrouver, et pour que Dieu s'y fraye un chemin. Nous ne sommes pas meilleurs que les autres, et c'est d'abord le Seigneur qui travaille dans le cœur de chacun. Mais les gens qui nous visitent, ou fréquentent nos activités, disent s'y sentir bien. Nous offrons ce que nous pouvons offrir, le reste est un Mystère qui ne nous appartient pas...

*Propos recueillis par
Paul-Emmanuel Biron*



© Jacques Bihm

"Retrouver des espaces de silence, pour que Dieu s'y fraye un chemin."

Anne de Jésus (Ana de Lobera)

Carmélite de première heure aux côtés de Thérèse d'Avila, Anne de Jésus meurt au carmel de Bruxelles le 4 mars 1621. Qui est-elle, cette compagne de Thérèse d'Avila, amie de Jean de la Croix et de Jérôme Gracian qui a mené, elle aussi, le rude combat d'une fondatrice ?

Née sourde et muette le 25 novembre 1545 à Medina del Campo, elle entre au carmel de San José d'Avila, première fondation thérésienne. Thérèse la destine très vite à de grandes responsabilités. Elle l'emmène à Salamanque où elle fait profession, ensuite à la nouvelle fondation de Beas pour la nommer prieure. Avant de partir pour le carmel de Séville en mai 1575, Thérèse échange son manteau blanc avec celui d'Anne de Jésus. Ce manteau est conservé avec soin au carmel de Bruxelles comme héritage de ces deux grandes personnalités carmélitaines.

DES FONDATIONS EN FRANCE ET EN BELGIQUE

Après avoir fondé les carmels de Grenade avec Jean de la Croix en 1582 et de Madrid en 1586, Anne de Jésus fait partie de la première équipe de carmélites espagnoles qui porte l'héritage thérésien au-delà de la péninsule ibérique. Elle fonde un carmel à Paris en 1604, à Pontoise et à Dijon en 1605. Après beaucoup de litiges avec Pierre de Bérulle, alors supérieur ecclésiastique du carmel en France, une lettre de l'Infante Isabelle, Claire Eugénie de Habsbourg, fille de Philippe II, archiduchesse d'Autriche, infante d'Espagne, souveraine des Pays-Bas catholiques avec son mari l'archiduc Albert, va changer la trajectoire de la vie d'Anne de Jésus. Cette partie de l'empire de Charles-Quint appelée les Flandres demeure sous domination espagnole. Avec cinq co-fondatrices, Anne de Jésus se met en route et elles sont accueillies le 22 janvier 1607 au Palais de Bruxelles par toute la noblesse hispano-belge. Le 25 janvier 1607, le premier carmel de Belgique avec Anne de Jésus comme prieure, est érigé. En novembre 1607, elle en fonde un autre à Louvain et un troisième à Mons en février 1608.



Tableau d'Anne de Jésus, Malines

© J. Moëns

DANS LA LIGNÉE DE SAINTE THÉRÈSE

Anne de Jésus a 52 ans en 1597 quand elle témoigne pour le Procès apostolique de Thérèse d'Avila en style direct et à la première personne : « Dieu soit béni qui nous a permis de voir une sainte que nous puissions toutes imiter, qui mange, dort et parle comme nous et ne fait pas de cérémonies. » Cette authenticité et cette vérité relie Anne à Thérèse. Pour elle, les Constitutions thérésiennes qu'elle défendra avec vigueur durant le reste de sa vie, sont indissociables du corps de la *Madre*, des paroles entendues et des gestes posés. Son thérésianisme s'exprime d'abord par son parti pris éditorial, avec la traduction et la publication des œuvres de Thérèse et de Jean de la Croix en Espagne et en Belgique. Ensuite, il s'exprime aussi par une défense polémique de la législation thérésienne dans ces trois pays : en Espagne, Anne de Jésus défend

les Constitutions d'Alcala face au Père Nicolas Doria ; en France, elle s'oppose à Pierre de Bérulle et à la nouvelle réalité française ; en Belgique enfin, elle se porte garante de la liberté thérésienne en ce qui regarde le choix des confesseurs, des directeurs spirituels et des prédicateurs.

Au seuil de l'année où sera fêté le cinquième centenaire de la naissance de Thérèse d'Avila (1515-2015), nous remercions vivement le père Pierre Lefebvre, scheutiste et ami de longue date du carmel pour la nouvelle biographie qu'il a publiée sur la fondatrice du carmel en Espagne, en France et en Belgique : *Anne de Jésus, le combat d'une fondatrice* (Éditions fidélité, Sur la route des saints 29). Rédigée d'une plume alerte et savoureuse, il a su dégager l'essentiel de sa personnalité et de son message, ainsi que l'itinéraire de cette femme de prière et d'action habitée par la passion de Dieu.

Sœur Christiane MERES
Carmel de Bruxelles

Rendre Thérèse d'Avila accessible

Telle est l'ambition de Claude Plettner¹, auteure du livre *Chère Thérèse* (Bayard, 2011) qui sera mis en scène à l'occasion du 5^e centenaire de la naissance de Thérèse d'Avila. Catherine Chevalier l'a rencontrée.



Claude Plettner

© Florence Caillon

Claude Plettner, qu'est-ce qui vous a rejoint dans l'expérience de Thérèse ?

J'aime la façon dont elle a longtemps cherché son chemin, et tout le travail intérieur qu'elle a dû faire pour vivre une vraie rencontre avec Dieu : ce n'est pas un chemin tout tracé. J'apprécie l'audace qu'elle a eue de faire de cette rencontre et plus largement de son expérience de Dieu le lieu d'une nouvelle parole qui a autant d'autorité que les savoirs établis pour parler de Dieu. J'aime sa grande liberté intérieure : les soupçons de l'Inquisition à son égard ne l'ont pas empêchée d'être elle-même. Enfin, je suis sensible à sa spiritualité qui fait place au corps : c'est une femme qui a expérimenté physiquement la jouissance

et la peine, les délices, les régals de Dieu. Elle y a consenti tout en relativisant ces expériences. Et elle a donné corps à ses intuitions en menant la réforme du carmel et en écrivant son parcours.

Qu'avez-vous eu envie de faire découvrir à travers ce livre ?

Que c'est une femme accessible et pas seulement une mystique de haut vol ! Mon projet était de la rendre accessible dans son humanité et dans son expérience de Dieu qui n'est pas réservée à quelques-uns mais à laquelle tous sont invités ; ce livre est un escalier pour donner envie de la lire.

Pourquoi avoir choisi dans ce livre de « répondre à ses lettres » ?

Cela s'est imposé à moi : elle-même n'arrête pas de prendre à témoin son lecteur, cela m'a donné envie de m'adresser à elle comme elle s'adresse à ses sœurs. Mais cela demande une sacrée complicité avec elle, je peux le faire parce que je me sens proche d'elle, c'est comme une amie.

Ce livre est le point de départ d'une pièce de théâtre. Qu'est-ce qui a séduit le metteur en scène ?

Dominique Davin, le metteur en scène, a été séduit par la puissance du texte, car son théâtre (L'Argile Théâtre) est très sensible à la parole. Il ne connaissait pas Thérèse d'Avila, c'est un bel exemple de quelqu'un qui a été mis en relation avec elle par ce texte. Il en a aussi apprécié l'humour, la simplicité. Dans sa mise en scène, l'actrice – seule sur scène – parle directement à Thérèse. Le carmel est représenté par un mur et Thérèse par un voile crème et marron, couleur de la cape et de l'habit des carmélites. C'est une mise en

scène très symbolique, sobre, puissante, esthétique : on n'est pas dans le réalisme de la représentation.

Vous préparez un autre ouvrage à partir des œuvres de Thérèse d'Avila. De quoi s'agit-il ?

Il s'agit d'une présentation de 365 textes de Thérèse ; chaque texte aura un titre et une introduction. Leur lecture permettra de faire une traversée de son œuvre. Le livre qui sortira chez Bayard début 2015 comprendra une introduction historique à Thérèse et à ses œuvres et une approche psychanalytique et théologique de la mystique. J'ai fait le choix de retraduire ces textes en français pour leur redonner une modernité.

Qu'avez-vous envie de faire découvrir aux lecteurs avec ce livre ?

C'est la première fois que je le lis en espagnol, je vois son écriture en train de se faire, ça me rend plus proche de l'écrivaine qu'elle était. J'ai envie de la rapprocher, de rendre son accès plus immédiat, plus simple et en même temps fidèle.

*Propos recueillis par
Catherine Chevalier*



© Argile théâtre

TERESA, JE VOUDRAIS TE DIRE...

Spectacle mis en scène par Dominique Davin, de l'Argile Théâtre, à partir du livre « Chère Thérèse », de Claude Plettner (Bayard, 2011)

- À Louvain-la-Neuve, à l'église Notre-Dame d'Espérance, le 26 mars 2015 à 20h
- À Bruxelles, à l'église de l'abbaye de La Cambre, le 27 mars 2015 à 20h

Prix d'entrée : entre 15 et 25 euros, 10 euros pour les étudiants.

1. Claude Plettner, journaliste et écrivain, a travaillé comme rédactrice et éditrice chez Bayard. Titulaire d'une habilitation au doctorat en théologie, elle est membre de l'Institution Thérésienne, association internationale de laïcs rattachée à la spiritualité de Thérèse d'Avila.